

Première partie

Ce matin-là, Hyacinthe s'est levé tôt. La veille au soir, il avait concocté un plat de haricots aux couennes, tandis qu Jeanne le regardait d'un œil goguenard, un tantinet réprobateur. Elle n'aime pas qu'on empiète sur ses prérogatives. La cuisine en est une, comme pour bien des femmes. Jeanne cependant n'est du genre ni combatif, ni obstiné. La vie en commun lui a appris qu'il faut accepter certaines contrariétés, faire des concessions. Toute l'affaire d'une vie, n'est-ce pas au fond d'apprendre le renoncement ?

Il lui a fallu du temps, mais elle y est parvenue. Après tout, Hyacinthe n'est pas un mauvais bougre. Ses exigences sont en nombre restreint. Certes il ne cire que très rarement ses chaussures, porte toujours les mêmes habits, sans rien demander à personne ni se plaindre. Il ne regimbe sur rien sinon, justement, sur quelque vétille culinaire, comme les haricots aux couennes. Encore qu'aux premiers temps du mariage, il se soit abstenu de toute remarque susceptible de froisser l'amour propre de Jeanne. Elle s'y est donc appliquée.

Mais ce renoncement au plat de haricots aux couennes n'a pas résisté à plus de deux ou trois expériences malheureuses.

Il faut dire aussi que, dans le Trastévère, qui est un quartier populaire de Rome, les questions de cuisine sont essentielles pour le bon voisinage. On s'invite volontiers les uns les autres, on s'attable même sur les trottoirs pour passer une bonne soirée ensemble. Encore faut-il y mettre du sien et n'offrir que des plats mijotés à point ! Jeanne a fait des efforts, mais, depuis sa petite enfance, elle est fâchée avec les haricots, pour toutes sortes de raisons, surtout les haricots aux couennes.

Hyacinthe, qui a pris les voisins à témoins, a jugé le plat systématiquement bâclé. Ce fut entendu, les haricots aux couennes, il s'en chargerait désormais. Jeanne avait d'abord maugréé en répétant qu'il aurait pu le dire avant le mariage. Ne savait-il pas que les petits désaccords finissent par gangrener les meilleures unions ? Et elle levait la tête en se rengorgeant sur le proverbe bien connu « Qui vole un œuf, vole un boeuf ! »

Les deux époux en sont donc restés là. À chacun ses prérogatives.

Hyacinthe a concocté hier son plat de haricots aux couennes. Jeanne en a goûté du bout des lèvres.

Ils se sont finalement couchés. Jeanne a laissé la fenêtre entr'ouverte pour évacuer les odeurs.

Hyacinthe a patiemment attendu que le matin pointe. Il s'est levé avec le soleil, a mangé les restes des haricots puis il est sorti pour sa promenade quotidienne, car il n'a rien à faire.

Jeanne aussi a fini par se lever. Elle a fait sa toilette, a pris son sac à main. Elle est partie travailler.

C'est l'aube.

Encore le lotus sur la vitrine zébrée par la lumière, car le

soleil couronne les coupoles de la Ville, bien au-dessus du Château Saint Ange, de l'autre côté du Tibre.

Depuis longtemps déjà Hyacinthe Rodolinov arpente les trottoirs. Il a vaqué dans des ruelles, grossièrement pavées, moites, à l'ombre des murs moisissés où les araignées tissent leur toile. Deux fois il s'est arrêté pour se désaltérer à un robinet public. Les haricots aux couennes lui ont donné soif. Il a même l'estomac barbouillé. Les pas l'ont ramené là. C'est le même robinet situé au même endroit, avec le même débit constant sur lequel il s'est penché, sous l'œil goguenard du boucher qui l'a par deux fois vaguement salué.

S P Q R sur la bouche d'égout où s'écoule un filet d'eau, tandis que, plié en deux, la tête tendue sous le robinet dans une cavité du basalte, il tâche de garder l'équilibre. À petites goulées il se désaltère.

Une fois debout, d'un revers de la main, il s'est essuyé le menton, la cravate puis le veston. La même cravate vaguement orangée, le même veston en gros drap, assorti à la cravate, depuis très longtemps portés et donc usés.

D'un coup d'œil oblique, il a toisé le boucher toujours en sentinelle au seuil de sa boutique. Son visage, maintenant en pleine lumière, s'écrase sur lui-même. Il est du type lunaire. Les yeux, sous les cheveux ras, n'expriment que la lassitude.

Hyacinthe a poussé une sorte de soupir puis il s'est redressé franchement en tirant les épaules en arrière pour repousser la cravate à l'intérieur du pantalon et du veston, qu'un seul bouton retient fermé.

Un coup d'œil encore par dessus les toits vers le ciel délavé, avant de se tourner du côté du boucher toujours au garde-à-vous. Celui-ci a sans doute deviné de l'arrogance dans cette posture d'Hyacinthe. Il l'apostrophe :

L'eau, oui, mais cela ne vaut pas le blanc des collines !

Ce n'est pas non plus le même prix ! Il y a befteack et bifteack !

Hyacinthe n'a rien compris à la subtilité de ces quelques mots sinon que le ton était agressif. Il a tourné le dos au boucher.

Il est reparti.

Dans l'ombre des ruelles habitées par les miasmes des chats et les odeurs fortes de la cuisine romaine mêlées à celle des bâtisses millénaires, il commence à faire frais. Pour profiter des derniers rayons du soleil printanier il faudrait gagner les grandes artères.

Voici Hyacinthe avenue Nationale. À droite, elle s'ouvre sur le monument à degrés dédié à Victor Emmanuel et au soldat inconnu : l'Autel de la Patrie. Cela fait une majestueuse scénographie de marbre blanc, vaguement teinté de rose, à l'heure qu'il est, par les rayons du soleil qui décline.

De l'autre côté, un obélisque, tout au fond, se dresse, doigt tendu dans l'espace, au centre de la place du Peuple, comme pour admonester les passants et les inviter à tourner les yeux vers le ciel.

Curieusement, chaque fois que l'occasion se présente, comme c'est le cas aujourd'hui, Hyacinthe prend cette direction-là. Sans raison dont il ait clairement conscience.

Certes la place du Peuple est flanquée des vastes jardins de la maison de Salluste, nommés Pincio, d'églises magnifiques aussi tant par l'architecture que par la richesse des peintures qu'elles recèlent, en particulier celles du Caravage. Mais rien de tout cela n'intéresse vraiment Hyacinthe. L'urbanisme romain et les trésors

artistiques de la Ville Eternelle, il en a depuis longtemps fait le tour. Les enthousiasmes de la découverte et les émerveillements n'ont pas tenu à la corrosion inévitable du petit train-train et de ses mesquineries. Il lui en reste le goût de la déambulation.

Finalement rivé à ses habitudes et à son mode de vie, peut-être s'abandonne-t-il ce faisant à l'illusion du changement et du voyage, pour ainsi dire malgré lui, à titre simplement de compensation.

C'est humain, a-t-il souvent conclu sans pousser plus loin ses investigations !

Le fait est que la place du Peuple est l'une des plus vastes de Rome. Elle sert de gare routière. Là confluent toutes sortes d'autobus.

Il y a quelques jours, Hyacinthe, peu curieux d'ordinaire, a laissé traîner les yeux sur les horaires et les destinations affichés, puis il a gagné le Trastévère où il habite. Une bonne partie de la journée avait passé.

Depuis lors, Hyacinthe déambule, l'après-midi, dans Rome et ses pas inévitablement le mènent Place du Peuple. Là, il attend l'autobus venant d'Urbania à 17 heures trente.

Quand il arrive, les voyageurs descendent, indifférents. Aucun ne l'interpelle. Hyacinthe les regarde s'éparpiller dans toutes les directions, puis il gagne un banc public, non loin de là, s'assied et attend.

Il n'y a pas longtemps, l'un des agents de la gare, sans doute par courtoisie, s'est adressé à lui, en ôtant sa casquette :

-Voulez-vous un renseignement, monsieur ? Désirez-vous quelque chose ? Attendez-vous quelqu'un ?

Rien, monsieur, je vous remercie. J'attends seulement que l'autobus reparte pour Urbania, à 18 heures trente si je ne me trompe.

À 18 heures trente précises, a répondu l'agent en remettant sa casquette, comme les autres jours. Vous le savez d'ailleurs aussi bien que moi. Ce n'est pas la première fois que je vous vois assis sur ce banc. D'ailleurs les voyageurs sont presque toujours les mêmes, vous l'aurez certainement remarqué. C'est ça la vie, pas vrai ? Un éternel recommencement.

Et vous, monsieur, a ajouté l'agent en indiquant du menton quelques voyageurs qui s'éloignent, les bobines de ces messieurs-dames ne vous indisposent pas à la longue ?

Devant la moue indifférente d'Hyacinthe :

Cela ne me regarde pas, c'est vrai, a-t-il ajouté en relevant sa casquette du pouce ! Moi, en tout cas, je vais rentrer chez moi. Ma femme m'attend... et croyez-moi, elle cuisine bien ma femme, il faut lui rendre cette justice : la soupe de poissons, tous les vendredi soir, un vrai régal ! Son père était marin du côté de Rimini si vous connaissez. Nous sommes vendredi, n'est-ce pas ?

Vendredi, oui, a vaguement marmonné Hyacinthe. L'autobus pour Urbania ne va d'ailleurs pas tarder.

Bien...bien ! Bon amusement alors. Au revoir, monsieur ! Peut-être à demain ! Les bonnes habitudes ça ne se perd pas ! On finira peut-être par devenir ami, qui sait ! À quoi ça tient ces choses-là !

En tout cas, si je ne vous revoyais pas demain, après demain...cela me ferait quelque chose, pour sûr ! Hé ben oui ! Parce que c'est pas d'hier que vous vous asseyez là à attendre l'autobus ou je ne sais quoi d'autre. Je n'ai pas grand-chose à faire, moi, en tant que

contrôleur, quand je n'ai plus rien à contrôler. Je vous observe et, en vous voyant arriver, je sais à peu près quelle heure il est.

Vous me direz que je pourrais regarder ma montre. Mais vous comprenez bien que ce n'est pas la même chose un être humain.

C'est pas une chose du tout un être humain, pas vrai ?

Vous voyez ce que je veux dire.

En somme, cela ferait un vide si je ne vous voyais plus là sur ce banc.

Sans exagérer, bien entendu. Ce ne serait pas un tourment, non, mais une gêne c'est sûr !

Il me manquerait quelque chose, je me sentirais, comme qui dirait déshabillé, une sorte d'arbuste dépe-naillé tiens !

Oui, c'est ça, ajoute, content de lui, le contrôleur, rabougri comme ceux des jardins de Salluste là-haut depuis la dernière tempête dont vous vous souvenez certainement !

Hyacinthe, insupporté par la faconde de cet inconnu, a hoché la tête et esquissé une grimace. Il n'a pas le contact facile.

Je vais vous quitter, monsieur, a repris l'agent en lui tendant la main. Je vous souhaite bien le bonsoir... et puis, allez, allez ! Ne faites pas le bougon ! On est tous pareils en ce bas monde ! Cela reconforte après tout de savoir qu'on n'est pas seul dans cette putain d'immensité.

Vous le savez...vous le savez bien : ne jouez pas la comédie !

Regardez, il y a déjà la lune qui paraît. On dirait qu'elle a honte de se montrer. Elle s'emmitoufle de

vapeurs. Il ne faut pourtant pas s'y fier ! De se montrer à qui, mon bon ami ? On ne se montre qu'à des yeux capables de nous voir, sinon ce n'est pas la peine.

Elle en sait long, la lune, sûrement plus long qu'on ne le dit. Pas si indifférente que ça, en fait ! Elle doit le savoir qu'il y a sur la terre des hommes pour constater son existence, tous les soirs et toutes les nuits, quand il n'y a pas de nuages. Faute de quoi, elle serait toujours la même dans l'espace, au milieu des astres, l'espace sidéral comme dit le journal. Elle ne changerait pas de mine au gré des jours sinon !

De temps en temps, elle ne perdrait pas un peu de son teint blafard.

Vous l'avez constaté vous-même, tantôt comme ceci, tantôt comme cela. On dirait qu'elle fait des mines, la mijaurée ! Il lui arrive même de rougir ! Ses joues s'enflamment : la lune rousse !

La matière de cet astre mort, n'est pas si aride que cela, je vous le demande !

Elle sait que nous la regardons, la lune, depuis le temps, j'en suis sûr ! Elle a son âme à elle. Et cette connivence avec les âmes que nous sommes lui fait peut-être du bien.

Ce n'est pas qu'elle ait de nous une connaissance intime, la lune : il paraît qu'elle nous a quittés depuis si longtemps, d'après une revue que j'ai lue récemment ! Non, mais la simple conscience de notre existence et de nos yeux qui la regardent suffit à la conforter telle qu'elle est.

Alors, monsieur, excusez du peu, si un astre mort fait quelque cas du simple constat de notre présence, imaginez ce que cela peut être lorsqu'il s'agit d'une âme humaine qui en rencontre une autre ! Cela vous met sens dessus dessous, pas vrai, monsieur ?

Voilà, monsieur. Je vous ai fait perdre un peu de

temps, mais ce n'est pas tous les jours que je trouve quelqu'un à qui parler. Quoique vous n'ayez pas l'air causant, je me suis jeté à l'eau.

Souvent les apparences ne veulent pas dire grand-chose. C'est venu comme cela, une sorte de mouvement spontané. Il fallait que je m'explique, et ce n'est pas facile ! Il m'a même fallu du courage ! Vous pensez bien, un malheureux agent de la gare routière qui sait tout juste lire et écrire ! J'ai dû faire un gros effort pour dire ce que je vous ai dit. Mais j'en suis content et même un peu fier.

Cela m'ennuyait que vous me preniez pour un hurluberlu et de m'en aller comme cela.

Maintenant, au moins, vous comprenez pourquoi votre présence sur ce banc est loin de m'être indifférente. Demain, si vous n'étiez plus là, il me manquerait quelque chose.

Ce ne serait pas du désespoir, n'exagérons pas, parce que nous nous connaissons à peine, mais une sorte de tristesse. Rien à voir, bien entendu, avec la douleur de perdre un être cher ! Il n'empêche qu'un être humain, cher ou pas, c'est toujours bon à prendre, cela fait du bien. Je ne peux pas dire exactement quelle sorte de bien, parce que c'est lorsqu'il n'est plus là, qu'on en éprouve le manque. Curieux n'est-ce pas : l'important ne se manifeste qu'après coup, souvent quand il est trop tard ! Pas facile à prévoir ni à prédire ! Inutile même d'en parler...d'autant que le voilà l'autobus pour Urbania.

Je vous laisse. Au revoir, monsieur !

Au fait, monsieur comment ? Moi, c'est Martin !

Rodolinov ! Hyacinthe Rodolinov, médecin...mais pas pour vous servir : j'ai fermé depuis longtemps mon cabinet médical.

L'agent a ôté sa casquette. Il est parti les mains dans les poches d'un pas indécis. À vrai dire il boite.

Pauvre homme! a pensé Hyacinthe sans approfondir davantage. Il le regarde s'éloigner.

Il a pensé à Jeanne-Amour.

Des bavards il en a rencontré beaucoup dans sa carrière de médecin généraliste.

Qui ne sait que pour bien des malades la visite médicale tourne à la confession ou, si l'on préfère, à la psychanalyse? Le médecin doit faire avec. Après tout, l'important c'est qu'en s'en allant le patient se sente soulagé...peut-être pas du malaise qui l'avait amené, mais soulagé tout le même. Cela tient peut-être de l'illusionnisme!

Aussi Hyacinthe, ce jour-là où l'agent lui a fait ses confidences, a regardé s'éloigner en claudiquant monsieur Martin.

Il a vaguement pensé qu'il s'était sans doute querellé avec sa femme ou son banquier en se faisant une entorse dans un mouvement brusque, comme cela arrive quand on est contrarié.

C'est à peine si cela se voyait qu'il claudiquait un peu. N'importe qui ne l'aurait pas remarqué. Il y fallait l'œil expert d'un anatomiste...et lui, médecin, pouvait se vanter d'avoir fait un peu d'anatomie au milieu de tant d'autres niaiseries au cours de ses études. L'agent n'était certes pas passé sous une voiture, vu l'insignifiance de l'entorse, pour autant qu'il pouvait en juger de loin! Et pourquoi pas une déficience congénitale? Cela expliquerait aussi son bagou! Une compensation!

Hyacinthe a pensé à Jeanne-Amour.

À ce moment-là, l'autobus annoncé par Martin achevait le tour de la place. Il s'était arrêté au stationnement prévu en direction d'Urbania, là où Hyacinthe attendait depuis assez longtemps. Les deux hommes s'étaient salués de la tête quand Martin s'en était allé. Il était déjà loin, de l'autre côté, sur l'esplanade. Hyacinthe ce jour-là l'avait encore regardé du coin de l'oeil.

On dirait qu'il ne claudique plus, vu d'ici, avait-il pensé. Puis il avait laissé tomber.

L'autobus s'était arrêté devant lui.

Dans quelques minutes il allait repartir pour Urbania.

Des personnes qui s'étaient regroupées et qu'il n'avait pas vues venir attendaient.

La portière tardait à s'ouvrir.

Hyacinthe, debout, les a regardés discrètement.

À part un ou deux visages nouveaux, tous les autres étaient les mêmes que les jours précédents.

L'agent Martin avait raison en dénonçant l'uniformité du flux de la vie: c'étaient les mêmes physionomies, sans doute des employés qui travaillaient dans les boutiques de l'avenue Nationale ou dans les bureaux. Il avait remarqué qu'ils avaient les yeux battus, ces pauvres gens.

La fatigue d'une journée de travail, avait-il vaguement pensé. Rien de plus.

D'ailleurs ils s'impatientaient en attendant que s'ouvrît la portière.

Ils se balançaient d'un pied sur l'autre, s'interrogeaient du regard sans proférer le moindre mot.

Peut-être que chez eux aussi, la soupe de poissons du vendredi soir les attendait. Ils en humaient déjà le parfum. Elle allait refroidir sur la table du côté d'Urbania.